QUELQUES CONSIDÉRATIONS
SUR
LA LEUCORRHÉE,

PRÉSENTÉES ET SOUTENUES

A L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE MONTPELLIER,

Le 28 pluviôse an 11 (1803 v. st.).

PAR CÉSAR GRASSET, ex-Pharmacien de 2e. classe à l'Armée d'Italie, natif d'Ancone, près Montelimart, Département de la Drôme.



A MONTPELLIER,

Chez COUCOURDAN, Imprimeur, au bout de la descente du Cannau, rue du Berger, N°. 127.

A LA PLUS RESPECTABLE

ET LA PLUS CHÉRIE

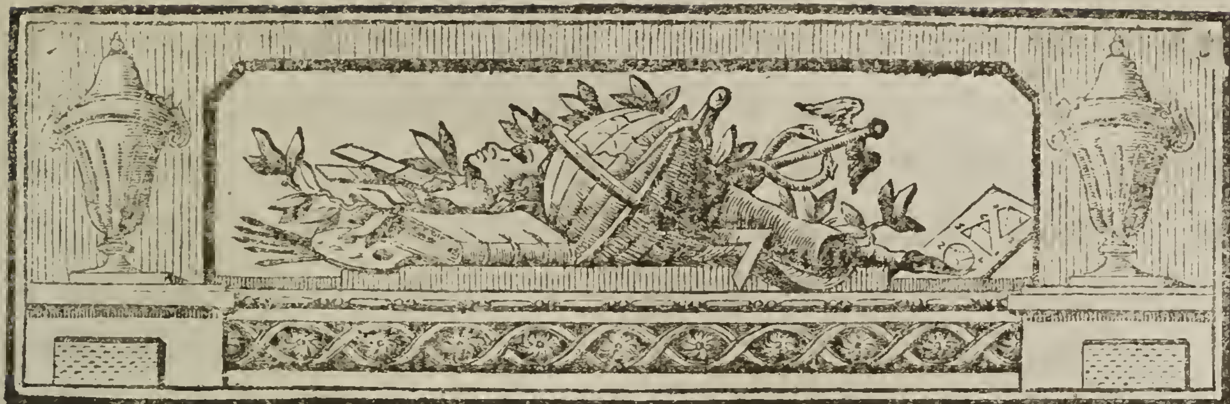
DES MÈRES.

ACCEPTEZ ce faible travail, que mon cœur vous dédie, comme un témoignage public de ma reconnaissance pour toutes vos bontés, et des sentimens respectueux avec lesquels je serai toute ma vie,

Le plus soumis des fils,

C. GRASSET.

14me



QUELQUES CONSIDÉRATIONS

SUR

LA LEUCORRHÉE.

Quantùm scriptores adhùc distant à summo perfectionis gradu qui in rerum naturâ reperitur !

CAROL. de DALBERG, de illustratione et amplificatione humani intellectûs.

LA plupart des auteurs ont compris sous le nom de leucorrhée l'écoulement par la vulve de tout fluide qui n'est ni sanguin, ni purulent. Donnant beaucoup d'importance à sa couleur, à sa consistance, à quelques autres de ses qualités, et à certaines circonstances qui accompagnent cet écoulement, ils en ont regardé la matière comme formée

tantôt par la bile, la pituite, l'atrabile, etc., et ont fondé là dessus toutes leurs distinctions. Ils n'ont pas laissé néanmoins de ranger les diverses espèces sous le mot générique et vague de leucorrhée ou de fleurs blanches.

Quelques Médecins observateurs reconnaissant l'analogie de plusieurs de ces flux avec l'affection catarrhale des autres membranes muqueuses, l'ont exprimée en se servant des dénominations de *rhuma uteri*, *coriza uteri* (1). Il n'est pourtant pas vraisemblable qu'ils aient entendu borner par là le mode d'affection de ces membranes, et soutenir que la leucorrhée ne pouvait être qu'un catarrhe de l'uterus ou du vagin. Comme ils n'ont point traité *ex professo* de cette maladie, qu'ils se sont bornés à rapporter leurs observations, et qu'ils n'ont point donné de classification nosologique, on ne peut être bien sûr de ce qu'ils ont pensé. Il n'en est pas de même d'un des nosologistes modernes qui a réussi à mettre, dans la plus grande partie de ses travaux, le plus de sagacité et de philosophie : prenant pour base de classification des phlegmasies, les caractères exclusifs tirés de la structure anatomique des organes ; il est arrivé à ce résultat que la nature des phlegmasies ne diffère essentiellement

---

(1) *Quod est in naribus coriza, in oculis nimia lacrymatio, in faucibus copiosior tussis et secreatus, hoc est tam in maribus, quàm in fœminis gonorrhea.* ETMÜLLER.

Uteri nempè intimam membranam, non secus atque illa narium in coriza, rheumate quodam affici.

MORGAGNI, *de sedibus et causis morborum.*

que par le siége et l'espèce des parties qui en sont attaquées. « Il faut prendre, dit-il, pour fondement de ses divisions des observations exactes et rigoureuses, ou bien des connaissances précises, soit de l'anatomie, soit des fonctions organiques des parties ». Je trouve dans cette proposition le germe de tous les vices que me paraît présenter sa classification. On ne saurait en effet mettre sur la même ligne les connaissances que donnent les observations et celles qui sont le résultat des considérations anatomiques. Ces dernières ne peuvent nullement indiquer *à priori* les modes d'affection et leur nombre dont les diverses parties sont susceptibles ; il n'appartient qu'aux faits pathologiques seuls de donner un résultat solide et certain, et nulle considération anatomique n'a la force de le changer ou de le détruire.

Les caractères généraux de toute inflammation sont bien tous à peu près les mêmes ; douleur, afflux des humeurs, tension, rougeur, etc. Ce résultat qui paraît très-satisfaisant au premier aspect, et qui semble réunir, pour ainsi dire, tous les cas possibles, est si vague, qu'après l'avoir établi, le plus difficile reste encore à faire. L'inflammation en effet a une marche variée ; elle présente tantôt un nombre de phénomènes particuliers, tantôt un autre ; ses terminaisons ne sont pas plus uniformes que ses méthodes curatives. Il s'agit donc de bien établir ces différences. On sent d'avance quelle est la voie la plus sûre et la plus convenable. Rassembler les diverses observations, rechercher celles qui offrent les faits sous les faces les plus simples et les plus compliquées, les

plus communes et les plus rares ; les comparer avec soin jusques dans leurs moindres détails ; noter avec une scrupuleuse attention les rapports d'identité et les traits de dissemblance ; telle est, ce me semble, la méthode qu'il importe de suivre. Ce dernier point sur-tout est essentiel et assez souvent oublié de la plupart de ceux qui s'occupent de classer des objets quelconques. On n'étudie guère ces objets ; on cherche d'avance le point de contact le plus commode qu'ils peuvent présenter, et comme on n'a qu'un seul ou un petit nombre de rapports à considérer, la classification devient très-facile.

Cette méthode peut bien suffire au naturaliste ; mais le Médecin ne saurait s'en accommoder. Il ne peut classer, d'une manière utile, les faits que présente la science, qu'en les comparant sous toutes leurs faces, et établissant leur analogie, d'après leurs traits de ressemblance et de dissemblance.

On voit combien s'éloigne de cette méthode celui qui, préoccupé d'avance des rapports anatomiques et physiologiques, les prend pour fondement de ses divisions nosologiques. Sur de pareils rapports on ne peut fonder que des distinctions anatomiques et physiologiques : classer d'après eux les maladies, c'est ne point considérer en eux-mêmes les êtres qui font l'objet de la classification (1).

(1) Les recherches et les travaux de MORGAGNI, etc., quoique très-intéressans, avaient déjà démontré en partie le vice de pareilles méthodes.

L'insuffisance de l'anatomie est bien mise hors de doute par l'action

On ne doit pas croire l'histoire d'une maladie complète, tant qu'on n'a fait que l'énumération de ses caractères généraux, de leur marche et des changemens physiques que présente l'organe. Il reste encore à étudier les phénomènes accidentels qui lui sont les plus familiers, les causes procathartiques, les voies de solution, le succès des méthodes curatives. De même l'histoire naturelle d'un être quelconque ne se compose pas seulement de la description de ses parties, mais de l'ensemble de toutes ses habitudes. Ses mœurs, son genre de vie, son industrie, les divers degrés de sensibilité *morale*, désignée par l'attachement à sa famille, etc. le lieu de son habitation favorite ou exclusive, sa durée, sa comparaison avec les êtres qui le touchent, pour ainsi dire, et avec les plus éloignés, en font une partie essentielle. Il ne faut point confondre une simple classification arbitraire avec l'histoire naturelle des êtres; l'une peut fort bien exister sans l'autre, et leur utilité est loin d'être du même degré.

En appliquant cette méthode à la maladie qui fait l'objet de ma dissertation, on n'a pas à craindre d'avoir rien donné à une vaine théorie, ou à un faux esprit de système.

Si l'on compare les diverses observations qui nous ont été laissées, on trouve que la leucorrhée, quoique ayant dans

---

si diversifiée de quelques irritans sur des organes où nos sens aidés de tous nos moyens physiques, n'aperçoivent aucune différence. Chacun connaît l'impression que font sur l'estomac certaines substances impunément appliquées sur l'œil, etc.

tous les cas des symptômes généraux communs, a pourtant, dans certaines circonstances, des caractères remarquables et constans qui forcent à en admettre diverses espèces dont un même genre ne saurait être composé. C'est ainsi qu'après avoir reconnu celle qu'on peut désigner sous le nom de catarrhe utérin, et dont la marche a déjà été si bien tracée; on trouve encore des espèces de leucorrhées, rhumatiques, goutteuses, vénériennes, par irritation purement l'ocale, laiteuses, cancéreuses, etc. Pour groupper toutes ces espèces ensemble, il faudrait qu'elles ne différassent que par des circonstances accessoires assez peu importantes, pour ne point altérer la phrase générique. Cela paraît bien ainsi à celui qui ne tient compte que des symptômes généraux (1). Il est impossible en effet que l'affection d'un organe quelconque n'excite, quelle que soit la nature de cette affection, un certain ordre de symptômes qui ne varie jamais. Par exemple, le poumon ne saurait être communément affecté, sans

---

(1) V. une thèse soutenue à l'École de Médecine de Paris sur le catarrhe utérin. L'auteur en fait un genre qui comprend les espèces suivantes : AIGUES ; métastatique, syphilitique, par irritation locale, par suite de couches, par dérangement des menstrues.

CHRONIQUES ; constitutionelle, métastatique, syphilitique, par irritation locale, par suite de couches, par dérangement des menstrues, héréditaire.

Il ajoute : les changemens que j'ai établis sur la division des catarrhes utérins ont été approuvés par le Professeur PINEL à qui je les ai communiqués. Son intention est de les adopter dans la seconde édition de sa nosographie philosophique.

que la toux, la difficulté de respirer, des crachats plus ou moins abondans, se présentent; et c'est bien là ce qui montre l'insuffisance des considérations anatomiques. Ce qu'il importe au Médecin, c'est de rechercher par l'observation, et non *à priori*, la nature de l'affection qui produit ces symptômes; car, puisqu'ils existent dans des cas tout à fait différens, il ne peuvent mériter qu'une faible importance, et indiquer seulement que c'est tel organe et non tel autre qui souffre.

Admettre que les diverses espèces d'un même genre diffèrent les unes des autres par le traitement et par leur nature, et les réunir toutes, c'est une contradiction manifeste; à quoi bon établir un genre qui n'a point une méthode curative générique: dire que les espèces d'un genre ainsi établi ne diffèrent que par des circonstances assez indifférentes, pour ne point influer sur la classification, c'est aller évidemment contre les faits et créer une méthode qui diffère peu des méthodes artificielles de SAUVAGES, VOGEL, MACBRIDE, etc. (1)

Il est donc nécessaire de tenir un compte attentif d'une foule de phénomènes moins apparens que ces symptômes généraux; ici par exemple, la circonstance de paraître après un coït suspect, sans qu'on puisse découvrir aucune autre

---

(1) On sent bien qu'après avoir admis la méthode que je combats, on ne saurait, sans la violer ouvertement, faire, des affections d'un organe, plusieurs genres distincts. Car ce serait convenir tacitement que cet organe est sujet à des modes d'affection très-différens.

cause déterminante, la marche rapide de la maladie, la facilité de sa communication, l'efficacité des mercuriels distinguent bien évidemment la leucorrhée syphilitique des autres espèces. Sans doute les signes que ces phénomènes fournissent sont plus fugaces, plus souvent modifiés que les symptômes généraux donnés par l'irritation quelconque de la membrane du vagin; mais pour cela faut-il les méconnaître, et ne doit-on pas au contraire chercher à leur donner le plus de facilité possible à être distingués ? On pourrait dire que l'affection de la membrane n'est pas, dans ce cas, différente de ses autres inflammations; que la sécrétion de l'humeur muqueuse est le caractère essentiel de la maladie, et assimiler l'action du virus vénérien à celle de tout autre irritant mécanique ou chimique. Mais comment concevoir dès lors cet étrange phénomène, qu'un atome de virus puisse imprimer son caractère vénéneux à une partie, ou à une quantité d'humeurs, de manière à en rendre par le contact, la transmission facile à une foule d'individus, et pendant un espace de temps souvent très-long ! Quelle autre affection de cette membrane muqueuse ou de tout autre montre cette sympathie singulière avec l'organe de la vue, telle que la cécité en est presque toujours la suite ? De plus encore, Graaf, Van-Swieten, Baillou, Astruc, ont reconnu que la gonorrhée attaque plus particulièrement les parties voisines de l'urètre, du clitoris, et des lacunes placés entre les nymphes. On voit quelquefois une gonorrhée bénigne entraîner, après longues années, une maladie vénérienne générale; de sorte que quelques praticiens recommandables mettent de plus fort en

doute si le traitement mercuriel n'est pas nécessaire dans presque tous les cas de blennorrhagie.

Il peut bien se faire que les moyens employés contre les divers élémens de la fluxion et contre la fièvre qui accompagne souvent la leucorrhée syphilitique, comme beaucoup d'autres, en ayent imposé à certains. Mais en combattant la fluxion on ne regarde pas toujours par quelle cause elle peut être déterminée ; et l'affection locale importe peu, lorsque la fièvre doit fixer l'attention. On a pourtant observé dans certains cas de blennorrhagies cordées que les frictions mercurielles étaient très-utiles pour arrêter la maladie locale.

On ne saurait rien conclure non plus, de ce que l'inflammation cesse souvent d'elle-même ; car cette guérison par résolution étant commune à des modes reconnus bien différens d'inflammation, et à ceux des divers systèmes d'organes ne prouve rien. Il n'est pas sûr d'ailleurs que l'écoulement qui reste après l'inflammation ne puisse quelquefois communiquer celle-ci, et la vérole en même temps.

Quoique, l'irritation et l'inflammation une fois détruites, la leucorrhée syphilitique ne diffère plus ordinairement de certaines autres espèces chroniques, il ne s'ensuit pas que l'irritation ne soit d'une nature spécifique. On traite la blennorrhée par les toniques, parce qu'une inflammation quelconque laisse après elle une faiblesse dans toute partie qui en a été le siége. Ce n'est donc pas cette circonstance qui doit fixer l'attention.

Mr. Barthez qui vient de traiter avec son étonnante supériorité, d'un genre naturel de maladies, ne met pas en doute que les divers solides et les humeurs ne puissent en être atteints. Il n'est pas permis de méconnaître que la membrane du vagin est affectée d'une manière particulière à l'arthritis, lorsqu'on voit une attaque de goutte commencer par un écoulement leucorrhoïque; celui-ci alterner avec une goutte des articulations, et céder enfin aux moyens anti-goutteux. Quoique Mr. Barthez ait bien reconnu l'extrême difficulté de distinguer par leurs symptômes le flux goutteux de la gonorrhée, il n'a pas laissé de le faire en s'appuyant des phénomènes et des circonstances dont j'ai parlé, et qui paraissant avoir peu d'importance, en méritent pourtant beaucoup.

On pourrait rapporter des observations analogues, et en tirer les mêmes résultats touchant les autres leucorrhées qui appartiennent à des familles bien naturelles d'affections; rhumatique, cancéreuse, etc. On voit donc s'il est possible de faire un genre naturel de la leucorrhée, et d'y réunir une foule d'espèces qui ne se ressemblent que par des circonstances indifférentes, et qu'aucune analogie curative ne coordonne.

Les méthodes nosologiques qui ne sont point dirigées vers l'utilité pratique, mais seulement d'après tel ou tel caractère arbitraire, peuvent être multipliées à l'infini : leur perfection peut être plus ou moins grande, selon le nombre de ces caractères; mais comme elles n'indiquent

rien sur la partie vraiment médicale, leurs avantages sont très-médiocres (1).

On peut non-seulement démontrer que les faits pathologiques s'opposent à ce qu'on prenne pour base de classification les considérations tirées de l'anatomie et des fonctions organiques des parties, et qu'on fasse par conséquent un genre du catarrhe uterin ; mais encore prouver que l'anatomie et la physiologie même ne permettent pas une pareille méthode.

1°. Les membranes muqueuses sont tapissées d'une quantité innombrale de vaisseaux sanguins qui leur donnent une couleur rouge très-sensible. Peut-on croire que ces vaisseaux ne participent point aux affections de ces membranes, ou qu'ils n'éprouvent à leur occasion que celles dont-ils sont exclusivement susceptibles ?...... S'il est vrai qu'ils partagent l'affection des membranes, pourquoi celles-ci ne partageraient-elles pas les leurs ? Le même raisonnement est applicable au métritis qui certainement ne se borne pas à une seule membrane.

2°. On ne trouve quelquefois dans les cadavres des leucorrhoïques que les glandes vaginales affectées, et capables

---

(1) Cette manière de considérer les phlegmasies dont j'ai parlé a plus de rapport qu'on ne le croirait d'abord avec les idées de BROWN. Elle conduit à ne considérer dans l'affection d'une partie qu'une augmentation ou une diminution de ton, modifiée, il est vrai, d'après sa structure (*a*)...... Cette diminution qui forme les espèces chroniques est soumise aux mêmes objections.

a *Voyez la dissertation citée.*

de fournir la matière de l'écoulement; or les produits de ces glandes varient tellement, selon l'organe qu'elles habitent, qu'il n'est point permis de dire que leur organisation n'est jamais autre que celle des membranes muqueuses; ainsi dans l'estomac elles donnent le suc gastrique, une humeur salivaire dans la bouche, etc.

3°. L'ouverture des cadavres présente souvent comme fournissant à l'écoulement des hydatides qu'on sait n'être point bornées à un seul ordre de parties. MORGAGNI (1) rapporte avoir trouvé les deux trompes abouchées avec deux hydatides, dont l'une dans l'ovaire, et l'autre dans un des ligamens larges; et versant le fluide dans l'uterus. MURALTO (2) vit chez une leucorrhoïque les glandes lymphatiques dures et jaunâtres, les vaisseaux lymphatiques remplis de ce fluide, et des hydatides volumineuses dans les ovaires, le pavillon des trompes, etc.

4°. L'anatomie et la physiologie démontrent enfin une analogie de structure et de fonction entre la peau et les membranes muqueuses, tellement sensible, qu'on voit la matrice dans ses chûtes prendre, par l'exposition à l'air, l'aspect d'un scrotum, et sa membrane acquérir la couleur et la densité de la peau. Il faudrait donc que les affections de ces deux systèmes se ressemblassent, ou n'éprouvassent que de légères modifications. Mais les phlegmasies du système cutané, forment un ordre à part, dont les genres et

---

(1) *De sedibus et causis morborum.*

(2) *Exercitationes de lymphâ et salivâ.*

les espèces n'ont pas plus d'analogie entr'eux, qu'avec les phlegmasies des membranes muqueuses.

De toutes ces considérations il est, je crois, permis de de conclure que les diverses espèces de leucorrhées ne sauraient former un genre naturel, et que les membranes muqueuses, ainsi que toutes les autres parties, sont susceptibles de divers modes d'affection, dont la marche aiguë ou chronique ne change point la nature.

L'observation donnait ce résultat que chaque système d'organes paraît avoir un mode familier d'affection ; mais rendre ce mode exclusif, c'est perdre même tous les avantages du résultat, et s'éloigner du but qu'on aurait pu se proposer de perfectionner la science par la nomenclature. S'il était honorable, alors que presque tous les anatomistes ne considéraient que d'une manière très-confuse les diverses espèces de membranes, ou en associaient l'étude à celle des parties qu'elles revêtaient, de faire sentir l'utilité de leur étude spéciale et de les tirer de l'oubli ; il n'eût pas été peu utile d'éviter l'excès opposé, et de ne point donner à la nature des bornes qu'elle franchit à chaque instant.

Il peût être bon pour la commodité du lecteur de trouver réunies sous un même titre toutes les affections d'un organe. Cela dispense de l'obligation d'avoir recours à une foule de volumes.... Dès lors n'est-on pas forcé de ne rien donner à l'arbitraire, de choisir un titre qui ne puisse induire en erreur ; et le mot de leucorrhée qui se borne à représenter un symptôme général et insignifiant, sans donner rien à

penser sur la cause prochaine, n'est-il pas préférable à celui de catarrhe utérin ?

Cette réunion n'est pas aussi facile qu'elle le paraît au premier aspect; elle exigerait, pour être bien faite, des notions précises sur tous les genres naturels auxquels appartient chaque espèce. Car si on se borne à dire qu'une leucorrhée est de telle nature, et demande le traitement propre à son affection générique, ce n'était pas la peine de faire cette réunion.

Quelques auteurs ont rassemblé en tas et sans distinction la plupart des observations éparses sur la leucorrhée. L'utilité de pareilles compilations est bien médiocre, et se borne à épargner quelques momens à celui qui a des recherches à faire. Elles n'aident en aucune façon, au seul travail important, qui consiste à déterminer les rapports, et les dissemblances des diverses observations, et à rapporter chaque espèce au grouppe naturel dont elle fait partie.

Ces considérations m'ont paru nécessaires, pour faire excuser la nature de mon travail. Comme je ne puis m'occuper que de quelques cas de leucorrhée, j'aurais craint d'être taxé de négligence, ou de mauvaise volonté, si je ne m'étais appuyé sur la difficulté de traiter de toutes les espèces. On me pardonera sans doute, si je néglige celles les moins fréquentes qui appartiennent à des familles naturelles d'affections bien distinctes, pour m'occuper des espèces les plus communes. Je borne mes recherches aux cas où

la leucorrhée est l'effet d'une atonie locale, ou d'une faiblesse générale, qui ne sont point subordonnées ou compliquées d'aucune affection spécifique des solides, ou des fluides.

Si cette faiblesse locale n'est quelquefois qu'une circonstance indifférente, on ne saurait douter qu'assez souvent elle constitue seule la maladie. Les caractères qui font distinguer cette leucorrhée sont plutôt tirés des causes éloignées que des symptômes, et plus négatifs que positifs; c'est-à-dire, qu'il importe beaucoup de s'assurer de la non existence de toute autre affection, et d'opérer par voie d'exclusion. La marche de la maladie, la nature de l'écoulement ne présentent rien de bien particulier: celui-ci est comme dans beaucoup d'autres cas, limpide, d'une couleur blanchâtre; n'exalant aucune mauvaise odeur; se faisant sans exciter, ni douleur, ni démangeaison bien sensible.

Elle est une suite assez ordinaire de plusieurs affections aiguës de la membrane du vagin, dont l'état ne diffère point alors de celui des autres organes qui ont éprouvé de semblables affections. Ainsi l'oubli de donner certains toniques appropriés après plusieurs maladies actives du poumon, devient une des causes qui favorisent le plus la formation et le développement des phthysies acquises ou constitutionnelles. Les leucorrhées sont d'autant plus fréquentes, que l'organe uterin soumis à un état de fluxion souvent répété, ne peut, comme l'indique l'analogie, que tendre à attirer à lui tous les mouvemens et en recevoir une impression de faiblesse.

Il est bien rare qu'une blennorrhagie ne laisse après elle un écoulement leucorrhoïque ; des lors si la malade est tant soit peu disposée à quelque affection, rhumatique ou autres ; il est très-probable qu'à la moindre cause déterminante, la membrane du vagin en deviendra le siége particulier. L'écoulement lui-même peut être cette cause : on est très-exposé à méconnaître ce changement lorsque l'invasion de la nouvelle maladie se fait d'une manière peu brusque, et qu'on n'a pas eu lieu de s'y attendre.

Parmi les causes affaiblissantes directes les plus communes, il faut compter les lotions tièdes, les bains de vapeurs, l'usage des chaufferettes, les coups, les abcès ouverts dans l'uterus, sa distension par un fétus très-volumineux ou par plusieurs, des avortemens, des accouchemens très-laborieux ou trop multipliés.

La masturbation et les excès dans le coït, lorsqu'ils ne sont pas poussés au point de détériorer tout le système et que les premiers effets de l'irritation sont passés, me semblent produire un effet local tout aussi direct ; et chez les jeunes femmes, exemptes d'ailleurs de tout soupçon de vice vénérien, cancéreux etc, de mélancolie, d'affection des organes digestifs, de cachexie, etc. il est permis de soupçonner une de ces causes, sur-tout lorsqu'on est assuré d'avance que leur imagination est ardente et que les moyens de la servir ne leur ont pas manqué (1).

---

(1) Il faut observer cependant que la matière muqueuse du vagin peut, par son séjour et la chaleur des parties, s'altérer et devenir un

On a donné au dérangement des menstrues une importance un peu trop grande. Sans examiner s'il précède ou s'il suit les fleurs blanches, celles-ci n'existent pas qu'on ne les lui attribue presque toujours. Il faut convenir cependant qu'il est certains cas où, postérieur à la leucorrhée, il peut n'être qu'un effet de celle-ci. Par exemple, lorsqu'après des excès dans la masturbation ou dans le coït, il est survenu un écoulement leucorrhoïque; la fluxion qui amène les menstrues est bien susceptible à cette occasion de perdre de sa régularité. On peut en dire autant du flux hémorrhoïdal ou de toute autre évacuation habituelle dérangée ou supprimée; quoique le plus souvent cette suppression doive être regardée comme la cause qui fait paraître les fleurs blanches (1).

Il est bien rare que le Médecin soit appelé tant que la

---

stimulant capable d'irriter la membrane, et de déterminer une excrétion abondante de mucosité. Mais alors la marche de la maladie est bien différente; l'irritation très-sensible, et la vue et le toucher assurent le diagnostic. RAULIN a vu une jeune personne à qui la pudeur avait fait cacher le mal, en souffrir beaucoup, avoir les glandés très-gonflées, enflammées, avec quelques points d'ulcération. Il n'eut besoin que de moyens révulsifs et locaux très-simples pour faire disparaître tous les symptômes.

Ce cas peut être assimilé à tous ceux que déterminent des irritans mécaniques ou chimiques qui ne sont point susceptibles d'exciter un mode particulier d'inflammation; tels qu'un pessaire, etc., des liqueurs plus ou moins âcres.

(1) *De hæmorrhoidibus interceptis morbos verendorum aphrosidiacos simulantibus.* GOETTINGUE 1744.

maladie est dans son état de simplicité ; ce qui me paraît être en partie la cause du silence de la plupart des auteurs. Celle que laisse la blennorrhagie est presque la seule dont ils aient parlé ; et même n'est-ce guère que de nos jours. Je l'ai vue deux fois suite d'excès dans les plaisirs, et si peu incommode, que les malades ne voulurent rien tenter pour la guérison. Il est vrai qu'elles étaient d'un tempérament peu délicat, et menaient d'ailleurs une vie active et régulière. On ne saurait nier pourtant que la durée de ce flux n'altère ordinairement la constitution, sur-tout si celle-ci est de nature à le favoriser.

Le plus souvent ces causes locales n'agissent pas seules ; à elles s'en joignent d'autres dont l'influence s'étend sur tout le système...... On peut, pour ainsi dire, poser en principe que l'habitation des grandes villes est un des moyens les plus propres à amener un état de faiblesse générale, qui n'en est pas moins nuisible, quoiqu'il ne soit pas une maladie décidée. L'extrême opulence et l'extrême misère qu'on y remarque produisent les mêmes effets ; l'une par l'excès et les abus, et l'autre par les privations. La vie sédentaire qui y est de nécessité, l'air impur qu'on y respire, la viciation de la sensibilité, la fréquence des affections de l'ame, etc., sont tout autant de causes dont l'action affaiblissante ne saurait être méconnue (1) ; et rien ne

(1) *Leucorrhœa enim vel maximè his accidit quæ pravâ vivendi ratione utuntur, luxuosâ quidem, sed minimè exercitatâ ; undè et nunquam visæ agrestes mulieres ad profluvium pati, sed urbanæ, et inter eas, quæ sunt magis muliebri habitu, et quæ sedentariam vitam perpetuò degunt.*

FORESTUS de morb. mul. in schol. ad obs. 20.

dispose plus que l'atonie à la fréquence des écoulemens muqueux quelconques. J'ai remarqué, par exemple, que l'excrétion de la mucosité du nez est presque nulle chez les paysans où l'énergie vitale est à son plus haut degré.

Une des circonstances qui me paraissent exercer ici la plus grande influence, c'est l'abondance de l'écoulement menstruel, et par conséquent l'activité de la fluxion qu'on sait être très-grande chez les femmes des villes. Leur effet peut être jusqu'à un certain point assimilé à celui de toute autre hémorrhagie.... L'écoulement est si médiocre chez les paysannes, qu'elles n'y font aucune attention, et qu'il ne les dérange point de leurs travaux, même les plus pénibles.

Dans les campagnes où la misère multiplie quelquefois les causes affaiblissantes, leur action est singulièrement balancée ou arrêtée par la vie dure et active, l'exercice auquel on y est soumis. L'effet de ce genre de vie est tel, qu'il corrige même la funeste et continuelle influence d'un air humide et marécageux. On m'a assuré que les fleurs blanches n'étaient pas plus communes à Mèze, Balaruc, etc., pour ainsi dire placés dans une eau croupissante, où l'on fait un usage habituel du poisson, que dans les autres petites villes voisines de Montpellier. C'est ce qui fait que je regarde comme très-insuffisante l'action de certaines causes contre lesquelles certains auteurs ont déchaîné toute leur colère, si d'ailleurs elle n'est aidée par une vie sédentaire, des erreurs dans le régime, etc.

Ainsi, par exemple, la fréquence des leucorrhées dans la Hollande et quelques autres pays fait regarder une

atmosphère humide, comme une circonstance suffisante pour leur production. Mais ce résultat, comme on vient de le voir, n'est nullement confirmé par l'observation. Une cause bien plus active, c'est l'usage continuel des boissons tièdes, d'une eau soumise à l'ébullition. Rien n'affaiblit autant le système gastrique, et par suite tous les autres, qu'un régime de cette nature. On en a une preuve certaine dans la faiblesse relative du système nerveux et artériel, et l'activité prédominante du système muqueux ou lymphatique bien sensibles, et par l'excès d'embonpoint dont on jouit communément chez ces peuples, et par la nature de leurs maladies (1).

L'action de ces diverses causes est favorisée, modifiée par la constitution particulière des individus qui y sont soumis (2); circonstance dont n'ont pas assez tenu compte certains auteurs qui ont donné pour la description abstraite de la maladie l'histoire de quelques malades.

---

(1) Quoique cet excès d'embonpoint puisse être dû à plusieurs autres circonstances, celles que j'indique sont bien dans ce cas les plus puissantes. L'analogie le fait penser du moins : rien ne cause en effet un amaigrissement plus prompt que les affections fébriles qui s'annoncent par une énergie remarquable du système nerveux et artériel.... On remarque qu'en général ceux chez qui la faculté digestive jouit d'une grande énergie, ne sont pas les plus chargés de graisse et de mucosité.

(2) *Fluori magis idonea si mulier laxis sit carnibus et pituitosa.*
GAL. de locis affectis.

Les caractères qui distinguent cette leucorrhée, quoique plus saillans que ceux de la précédente, n'en diffèrent pourtant pas beaucoup. L'humeur excrétée est à peu près semblable, du moins par les qualités apparentes; l'excrétion s'en fait également sans cuisson ni douleur bien vives. Mais un sentiment de faiblesse, la langueur dans les mouvemens, l'impuissance pour tout travail penible, une décoloration plus ou moins sensible, et sur-tout la connaissance de l'exposition aux diverses causes productrices, l'en font distinguer.

Le flux n'est pas toujours ni aussi abondant ni aussi continu; quelquefois il s'arrête pour couler avec plus de force au premier écart dans le régime, à la plus légère impression d'ame, etc. Souvent son augmentation est comme périodique, précède et suit l'éruption menstruelle. Ce phénomène ne doit point surprendre, puisque la fluxion qui s'établit peut bien exciter l'écoulement par son travail, et le laisser continuer ainsi plusieurs jours, jusqu'à ce que l'organe ait repris son ton accoutumé (1).

L'observation force de reconnaître plusieurs degrés de la maladie. On sent bien que la durée de ce flux, l'action long-temps continuée des causes qui l'ont déterminé, finissent par aggraver le mal. Son augmentation devient très-

---

(1) Cette observation ne dément pas la remarque de BAGLIVI, qui d'ailleurs n'est pas toujours vraie. Il peut très-fort se faire que l'établissement bien décidé de la fluxion menstruelle ait un autre effet que son prélude et sa fin.

sensible, s'il se joint quelque nouvelle cause à celles déjà existantes; comme, lorsqu'une femme atteinte de leucorrhée éprouve des privations qui lui étaient inconnues; que des chagrins profonds, l'habitation des lieux mal sains, des hospices, l'obligation d'un travail forcé et sédentaire viennent exercer leur influence. On peut ranger dans la même classe l'effet de plusieurs maladies subséquentes. La détérioration du système entier des forces qui arrive semble être le prélude d'une cachexie scorbutique. C'est à ce cas, ou bien au flux qui ne se déclare qu'au début de cette cachexie que me paraît devoir être rapporté ce passage d'HIPPOCRATE : *cum fluor albus subortus fuerit, dolor imum ventrem, lumbos, et laterum inanitates detinet; crura et manus intumescunt; oculorum cava elevantur, et oculi humescunt; color auriginosus et albus redditur; cumque deambulat anhelatione corripitur* (1).

L'indifférence pour les hommes, et la stérilité n'appartiennent qu'au premier degré de la maladie. Le siége paraît influer beaucoup sur le dernier phénomène. Quand il est dans l'uterus, ou à son col (2), l'orifice utérin se trouve béant; ce qui doit nuire beaucoup à la conception.

Les anciens avaient accordé une importance beaucoup trop grande à certaines qualités de la matière de l'écoulement, puisqu'ils en avaient fait la base de leur classification.

---

(1) *De morbis muli.*

(2) V. MORGAGNI, BONNET, etc.

Mais n'a-t-on pas de nos jours donné dans un excès contraire en leur refusant toute confiance. Cette indifférence est fort bien appliquée au cas où la leucorrhée est l'effet d'une inflammation très-active qui peut donner au fluide des nuances très-variées de couleur. Il n'en est pas de même lorsque la maladie est chronique. Nous ne sommes pas assez riches en signes pour en négliger aucun ; et c'est bien parce que la plupart sont insuffisans, qu'il est nécessaire de réunir tous ceux qu'on peut se procurer afin d'avoir des données plus sûres. Les flux dont je parle ont rarement une couleur verdâtre, d'un jaune foncé, noirâtre, etc ; une odeur fétide, et la propriété d'excorier les parties voisines du lieu d'où ils coulent. Ce serait donc à tort qu'on négligerait de tirer quelque parti de l'absence de ces qualités. En convenant que les caractères négatifs sont loin de mériter la même confiance que les positifs, on ne doit pas oublier que la réunion de plusieurs, forme une masse de probabilités très-utile, et dont la Médecine pratique peut rarement se passer.

Il aurait fallu, pour bien tracer la marche de la leucorrhée non-seulement la considérer dans les diverses époques de sa durée, et dans ses degrés ; mais encore distinguer avec soin ses complications : si l'on joint à cet oubli que les femmes ne se plaignent guères qu'alors que la leucorrhée a, par sa seule influence, ou par l'effet de circonstances particulières, altéré beaucoup la santé ; on ne sera pas surpris qu'on ait donné souvent comme une maladie très-grave, ce qui n'est qu'une imcommodité de peu d'importance. La plupart

des villes ne seraient que de grands hôpitaux, s'il n'en était pas comme je le dis.

On peut donc assurer les femmes *qui ne le savent point*, que le pronostic de la maladie, tant qu'elle est simple, et que le flux n'est point excessif, n'a rien d'allarmant. Le danger le plus grand qu'elles ayent à craindre, c'est que les diverses affections auxqu'elles elles peuvent être d'ailleurs exposées, ne choisissent de préférence pour leur siége, un organe déjà affaibli, et dont la position, la nature et la sensibilité rendent certaines de ses maladies très-dangereuses.

Nous ne connaissons pas assez l'affiliation de toutes les maladies pour soutenir que la leucorrhée influe d'une manière énergique sur la production des affections glanduleuses, cancéreuses, etc. dont l'uterus est quelquefois le siége. Quoique le séjour continuel et dans un organe très-sensible, d'une humeur dont l'excrétion n'est point naturelle, l'oubli d'une grande propreté nécessaire puissent vicier cette humeur, et déterminer ainsi sur les parties qui l'excrétent, une impression capable de développer le germe de certaines maladies, le petit nombre de femmes atteintes des affections dont j'ai parlé, parmi la foule de celles sujettes à la leucorrhée, me paraît une preuve assez bonne de l'insuffisance de celle-ci, s'il n'y a une disposition préalablement existante. Cette preuve est bien confirmée par l'observation; car on remarque que ces leucorrhoïques peu nombreuses ont ordinairement eu, dès leur bas âge, des signes d'une disposition plus ou moins profonde, ou de l'existence de ces

affections dont l'adolescence a suspendu, ou arrêté les progrès. Il faut remarquer d'ailleurs que les fleurs blanches ne sont souvent que consécutives des schirres cancéreux, et que des guérisons faciles, et bien constatées d'ulcères et d'écoulement purulent démontrent que la nature de ceux-ci n'est pas toujours la même.

Nul âge ne met à l'abri de l'influence des causes que j'ai énoncées. S'il est rare, il n'est pas sans exemple, qu'elles n'attendent point pour agir le développement de l'organe utérin qui les favorise beaucoup. MANGET a vu atteinte de leucorrhée une jeune fille de huit ans accoutumée à manger beaucoup de sucreries, et à dormir longuement. Un régime sain, les apéritifs et les toniques rendirent bientôt la santé à la malade.

Il est bon de remarquer cependant que les fleurs blanches paraissent quelquefois singulièrement aidées par l'hérédité. RAULIN fait mention de deux jeunes filles, d'ont l'une en fut prise à six mois, l'autre à sa première année (1). NENTER (2), RAMEL (3), rapportent des faits semblables; tous observent que les mères étaient tourmentées de fleurs blanches très-abondantes.

---

(1) Traité des fleurs blanches. Le traitement en indique bien la nature. L'habitation de la campagne, une vie agreste, une nourriture grossière, toujours précédée d'exercice dans un lieu sec, l'usage de la rhubarbe, du baume du Pérou, etc. changèrent l'état habituel des malades.

(2) *Fundamenta Medicinæ*. Tab. 66.

(3) Journal de Médecine, n°. 64.

On ne doit pas être surpris que les anciens n'offrent aucun fait semblable, quoiqu'ils ayent vu des leucorrhées excessives, compagne ou suite d'une affection générale du système. Ceci me paraît tenir à deux causes : la première, c'est que chez eux la maladie n'attaquait guères que des femmes voisines de l'époque où cesse la menstruation, ou qui l'avaient depassée ; la seconde que leur système d'éducation bien différent du nôtre, était propre à combattre et non à favoriser la disposition à la maladie.

Plusieurs auteurs ont fait de longues recherches sur le rapport de fréquence de la leucorrhée avec les divers âges et l'état de célibat et de mariage. Mais nul accord entre leur résultats. Les anciens y croyent plus sujettes les femmes âgées et les célibataires ; le contraire est soutenu par un grand nombre de modernes. Tous ces tableaux très-imparfaits ne sont presque point comparables. En effet si l'on regarde comme leucorrhée l'écoulement syphilitique, le nombre des femmes affectées durant la période de la menstruation doit s'en trouver beaucoup augmenté ; de même aussi celui des enfans de très-bas âge, que l'on sait être susceptibles de recevoir de leurs mères l'impression du virus. Comment établir dès lors des comparaisons entre les résultats des anciennes observations et de celles de nos jours ? Ce n'est pas mieux le moyen de s'entendre, que de ranger parmi les leucorrhées tous les flux dépendans d'une ulcération cancéreuse, etc., dont l'âge critique favorise le développement. Un tel tableau ne saurait être exact et de

quelque utilité, que par une distinction bien établie des espèces ; ce qui donnerait pour chacune des rapports assez dissemblables.

C'est sur-tout lorsqu'on arrive au traitement et qu'on ne veut pas s'en tenir à répéter quelques recettes obscures et universelles qu'on sent l'utilité de cette distinction. L'uniformité des méthodes curatives journellement employées, parmi le grand nombre de leucorrhées diverses, indique bien l'obscurité qui règne encore. Espérons que les travaux de plusieurs auteurs estimables viendront bientôt à bout de la dissiper.

Lorsque les fleurs blanches sont l'effet borné d'une faiblesse locale, le traitement à employer est des plus simples. Il ne peut cependant être entiérement le même, lorsque les causes qui ont déterminé cette faiblesse sont différentes, et méritent une attention particulière. On peut voir dans Swediaur la meilleure méthode de guérir les flux, suite de blennorrhagies. Leur opiniatreté vient ordinairement de qu'on les a laissés dégénérer en habitude, ou de ce qu'ils sont entretenus par quelque autre affection auparavant accoutumée à un autre siége. Les remèdes locaux toniques, les astringens, si les premiers n'ont pas un heureux effet; certains moyens internes de même nature dont quelques-uns paraissent avoir une spécificité d'organe singulière, tels que le baume de Copahu, du Pérou; etc. suffisent le plus souvent. On sent bien qu'il faut proscrire les lotions tièdes, émollientes, les bains des vapeurs, la masturbation, etc., si on les soupçonne causes de la maladie.

L'usage habituel que font certaines femmes de lotions toniques ou légèrement astringentes, finit presque toujours par affaiblir la partie et décider une leucorrhée. On en méconnaît facilement l'origine, leur conduite inspirant d'autres craintes, et faisant présumer d'autres causes. Elle est alors d'autant plus rebelle, que l'organe n'est plus sensible aux moyens faibles par lesquels on débute, et que les malades ne s'en plaignent que fort long-temps après son apparition.

Dans tous les cas où la durée de l'écoulement a été très-longue, il faut être réservé sur l'emploi des astringens. On doit disposer à leur action, en décidant d'autres excrétions propres à remplacer celles dont la nature s'est faite une habitude, et qui lui offrant une voie commode, l'empêchent d'en choisir de nuisibles. Le nombre des moyens adaptés à ce but est si grand qu'on ne doit pas être surpris de la réussite de plusieurs qui paraissent très-opposés.

Lorsque par une longue continuité ou par de circonstances particulières qui ont rendu l'écoulement excessif et nuisible, celui-ci a porté sur le système entier une impression analogue à celle des causes générales dont j'ai parlé; la maladie rentre dans le second cas, et le traitement s'en rapproche à tous égards.

Les divers exemples de guérison rapportés par les auteurs prouvent la fréquence de celui-ci. Sur quels signes pourrait-on mieux s'appuyer? Les succès du kina, de la gentiane, des baumes, des résines, de l'exercice, des eaux minérales toniques, de la rhubarbe, etc. indiquent bien que la maladie est essentiellement dépendante d'une faiblesse générale.

C'est aux anciens que nous devons les modèles des méthodes curatives les meilleures et les plus simples. On voit à regret combien s'en sont éloignés la plupart des modernes qui ont cru ne devoir attaquer le mal qu'armés d'une foule de moyens compliqués, combinés d'une manière obscure, et dont souvent les vertus au lieu de s'aider, se détruisent mutuellement.... Naguères encore on n'aurait osé tenter la cure d'aucune leucorrhée, si des saignées plus ou moins nombreuses n'eussent ouvert la marche. Il suffisait d'un léger dérangement des menstrues pour les faire multiplier à l'infini ; et certes il faut convenir que dans le cas dont je parle, leur effet révulsif, le seul qui puisse les tendre utiles, est si médiocre, l'impression de faiblesse qu'elles laissent si fâcheuse, qu'on pourrait bien, s'il était permis de donner dans quelques excès, regarder la saignée tout au moins comme indifférente, pour ne pas dire nuisible.

Certains n'ont pas éte plus sobres des astringens que des saignées ; et ce n'est pas sans raison qu'on pourrait rejeter en grande partie sur les mauvaises méthodes curatives, le défaut de succès dont chacun s'est aperçu. *Quod fluoris curationem concernit hic sæpiùs, imprimis si inveteratus est, reverà scandalum est medicorum, et non obstantibus omnibus pertinaciter durat.* Ce qui est vrai de quelques espèces de leucorrhées, ne l'est pas de toutes ; de même faut-il mettre une grande différence entre les âges.

Une des choses qui rendent le succès si rare, c'est que le traitement le mieux entendu exige une continuité opiniâtre

à laquelle on se refuse communément, et l'éloignement de certaines causes, souvent impossible; telles qu'une vie sédentaire, une habitation mal saine, une affection d'ame, la misère, etc.... Le Médecin ne doit-il pas être à l'abri de tout reproche quand il ne lui est pas permis de remplir les indications qu'il croit les plus importantes.

RAULIN qui a outré d'une manière très-blamable les idées des anciens, est un de ceux qui, dans certains cas, a conseillé les meilleures méthodes, dont le succès a couronné la ponctuelle exécution. Il a changé complètement le genre de vie de ses malades; opposé pour ainsi dire, à chaque cause affaiblissante une cause toute contraire; l'exercice à la vie sédentaire, des alimens grossiers à des mets délicats, l'habitation de la campagne à l'air des villes, le vin ou l'eau de source aux boissons théiformes, etc. Aussi est-il parvenu à mettre fin à des leucorrhées dont la durée avait été de huit à dix ans, et chez de jeunes filles qui paraissaient les avoir héritées de leurs mères. Quoique ce régime ne pût avoir le même succès dans tous les âges, il serait difficile de borner celui où il cesserait d'être fructueux. On peut dire cependant que les probabilités du succès diminuent à mesure qu'on approche davantage de la vieillesse: *Fluor hic in senioribus propè incurabilis est, et eas usquè ad mortem comitatur* (1).

La difficulté qu'éprouve l'emploi de pareils moyens oblige

(1) HIPP. de morb. mul.

le plus souvent à recourir à d'autres dont l'effet plus prompt est beaucoup moins sûr. En même temps qu'on s'occupe de rendre aux divers systèmes leur énergie et leur ton naturel, on tache d'offrir à la nature un couloir moins incommode, ou de changer la manière d'être des fonctions au point de supprimer la nécessité de l'écoulement. On sent qu'il est plusieurs voies pour arriver à ce but. Leur choix n'est point indifférent, et doit être déterminé par une foule de circonstances particulières à la constitution de chaque individu, à ses moyens d'existence, aux divers degrés de facilité de ces voies.

Les moyens de remplir la première indication sont assez constans. Une partie est prise du régime diététique, et quoique la plus bannale, elle n'est pas la moins importante. Il est inutile de dire comment on doit régler l'usage des six choses non naturelles, de s'étendre sur le choix des toniques les plus convenables dont l'utilité est bien déterminée.... J'observerai seulement que les frictions sèches ou avec des substances aromatiques, spécialement dirigées sur l'épine du dos sont un des meilleurs excitans, et doivent sur-tout être recommandées quand l'exercice n'est point permis.

Il est beaucoup moins aisé de bien remplir les deux autres indications, et c'est dans le choix des moyens les plus propres à y satisfaire, que brille la sagacité du médecin. Communément on met en usage les purgatifs, et l'on préfère avec raison ceux qui possèdent quelque vertu tonique; la rhubarbe, les tamarins, les sels neutres dissous dans une

eau minérale ferrugineuse, etc. Il est certain que s'il y a quelque désordre dans le système gastrique, constipation, etc.; qu'on ait remarqué un bon effet des diarrhées excitées à dessein, ou inopinément survenues, nul moyen n'est mieux indiqué: mais je crois que, toutes choses égales d'ailleurs, l'impression de faiblesse, suite ordinaire de leur action, doit rendre sobre dans leur emploi. Les excitans du système cutané, et parmi eux les émétiques, les sudorifiques; ....les sialagogues, les diurétiques me paraissent préférables, sur-tout lorsque la nature montre la moindre tendance à affecter leurs voies d'évacuation. Je pourrais multiplier les observations à mon appui. WINTER a vu une leucorrhée simple qui avait résisté à tous les moyens, céder très-promptement aux sudorifiques secondés des pillules mercurielles. MÉAD a vanté l'ipécacuanha; ETMULLER, la racine d'azarum; les Médecins de Breslaw, la salivation mercurielle; etc., etc.

L'emploi simultané de plusieurs de ces moyens produit un effet pertubateur qu'il serait imprudent d'exciter sans réflexion, mais qu'il importe de ne point négliger. Les leucorrhées qui ont résisté aux méthodes curatives plus simples et plus ordinaires, cèdent souvent à celle-ci et d'une manière assez prompte.

On ne doit point exposer légèrement les jeunes femmes aux incommodités des cautères, ou des vésicatoires; il faut avoir auparavant reconnu l'inutilité des autres moyens, et la nécessité d'un émonctoire de cette nature. C'est principalement lorsque la maladie est fort ancienne que leur indication paraît la mieux prononcée.

Tous ces moyens seraient bien insuffisans pour combattre l'effet d'une cause morale. Les remèdes pharmaceutiques doivent ici céder la place aux consolations de l'amitié, aux charmes d'une douce philosophie, d'une agréable distraction. Les eaux minérales, par les voyages qu'elles nécessitent, et l'action mécanique des voitures, s'offrent dans ce cas avec avantage. Si la nature tentait la voie des hemmorrhoïdes, on sent combien il importerait de la favoriser par le moyen des ventouses, des sangsues, etc.

Les astringens ne peuvent qu'être très-nuisibles, mis en usage avant l'emploi de ces moyens. Il ne faut pourtant pas qu'une expérience funeste, mal interpretée, les fasse bannir totalement. Si l'on parvenait à rendre la maladie purement locale, on pourrait les essayer; mais toujours en commençant par les plus faibles, afin de ne pas s'exposer au danger d'une suppression subite, susceptible de produire une foule de maux. On a vu l'histérie, l'hydropisie, la phthisie, des cephalalgies atroces, etc. en être la suite. Il ne reste alors qu'à rappeler par tous les moyens connus, l'écoulement dont la disparution est ordinairement l'effet de la soumission aux conseils de gens qui ne sont pas Médecins.

Lorsque la maladie est à un degré très-avancé, la guérison en devient le plus souvent impossible. On tache de combattre la cachexie si elle a lieu; dans tous les cas, il faut pallier le mal, au moyen du régime, des analeptiques, des toniques, des révulsifs, etc., etc.

Il me resterait à considérer les complications des leucor-

rhées dont j'ai parlé, avec les autres espèces. Mais comme il faudrait auparavant s'être occupé spécialement de celles-ci, mes juges voudront bien se contenter de l'aveu que je fais de mon impuissance actuelle : l'assurance que j'ai aperçu le but, et que j'ai reconnu toutes les difficultés de l'atteindre, leur fera sans doute approuver ma retenue.

FIN.

ARGUMENTERONT LES PROFESSEURS

DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE MONTPELLIER.

Médecine légale.	G. J. RENÉ, *Directeur.*
Physiologie et Anatomie.	C. L. DUMAS, J. M. J. VIGAROUS.
Chimie.	J. A. CHAPTAL, J. G. VIRENQUE.
Matière médicale et Botanique. . . .	A. GOUAN, J. N. BERTHE.
Pathologie.	J. B. T. BAUMES, P. LAFABRIE.
Médecine opérante.	A. L. MONTABRÉ. . . . . . .
Clinique interne.	H. FOUQUET, V. BROUSSONET
Clinique externe	J. POUTINGON, A. MEJAN.
Accouchemens, maladie des femmes, éducation physique des enfans. . .	J. SENEAUX. . . . .
Médecin du Gouvernement.	P. J. BARTHEZ.
. . . .	Auguste BROUSSONET.
Histoire naturelle appliquée à la Médecine, à la Chimie et aux Arts. . .	DRAPARNAUD, Conservateur.